

la nrf



Cynthia Fleury, La sublimation contre le renouveau

n° 644 – octobre 2020

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOUS LA DIRECTION DE
MICHEL CRÉPU

nrf

GALLIMARD

ÉDITORIAL

Symboliser un effondrement

À la fin du siècle dernier, vers 1975, il y avait une formule qui venait de plus loin encore et dont on n'aurait jamais cru qu'elle deviendrait si « ancienne » dans le commentaire général sur la littérature : c'était l'« espace littéraire », selon les termes mêmes employés par Maurice Blanchot dans une mémorable étude, et qu'on aurait bien tort de chercher à prendre en flagrant délit de jargon. C'est même très frappant de voir combien Blanchot a pu être clair, d'un clair sans fond ni surface, qui déroutait. Il s'agissait alors seulement de nommer un endroit où ni la philosophie ni la science ne *prenaient*. L'espace littéraire, un espace où « l'amertume a une saveur non rance ». C'est Cynthia Fleury qui s'exprime de la sorte dans ce numéro de la *NRF*, d'une manière telle que l'on sait à qui l'on a affaire, c'est-à-dire quelqu'un qui assiste au désastre de l'altérité affolante avec son envers symétrique, lyrique, sentimental. Dans tous les cas, le front épais de l'Émotion qui a été si fortement sollicité durant ces derniers mois et ne nous a rien laissé en héritage, en tout cas pas grand-chose si l'on en juge par les enquêtes sur le non-progrès de la lecture au pays de Voltaire. Maître, disaient les « disciples » découragés à Voltaire, comment faire pour qu'ils s'entendent. « Qu'ils fassent semblant d'être d'accord » répondait le maestro. Quel talent ! Cela, c'était au temps merveilleux de l'avant Révolution française que Voltaire ne

connut pas, c'est à peine croyable. Et puis les années ont encore passé sur tout cela. Encore cinq minutes et nous entendrons le dernier rot avant le silence. Est-ce possible ? Non, cela n'est pas possible. Alors quoi ?

Pour dire les choses sans s'énerver : l'infirmité du langage à traduire les points sensibles. Une difficulté avec la nuance. Ce que François Noudelmann nomme ici de cette quasi familiale expression, « le second degré ». Il fut un temps, très révolu, où l'on apprenait le « second degré » comme au XIII^e siècle les jeunes écoliers du Quartier latin apprenaient le tir à l'arc. La tension, la cible, le centre, tout cela dans la langue du Docteur Angélique. Les années, les siècles ont passé sur ces subtilités. On est passé d'une mystique de la langue aux séances de déconstruction du Logos tout-puissant. Il ne s'agissait plus alors, comme chez Platon, de s'élever dans la contemplation sublime du Beau, mais de donner à lire les ruses du Pouvoir. Nous sommes devenus autant de petits maîtres à ce jeu de décryptage de « ruse de la raison ». C'était encore le temps de la « Bourgeoisie ». François Noudelmann déplie avec soin ce mikado qui est un mikado d'oreille, l'endroit où cela échappe, comme dans le poème. On sait admirablement déconstruire, on ne sait pas recevoir l'indicible d'un bouquet sur la table, par Manet. En un sens, c'est tout le thème du texte de Thomas Snégaroff : pas de littérature qui ne soit d'abord une expérience de l'impossible, ensuite on voit ce qui est possible. Considéré à cette aune, le langage « actuel » est devenu simplement une machine à gérer des options. Si vous êtes amateurs de Montesquieu appuyez sur la touche M. Nous parlons naturellement de Jean-Pierre Montesquieu, de l'agence Flamant Rose, au cas où il y aurait un malentendu. Cela revient à dire que la question « espace littéraire » relève désormais des activités estivales de décontraction après un printemps de chien. Donc, c'est mort ? « Laisse tomber », dit quelqu'un dans la salle. En un sens oui, en un sens non. Et nous n'écrivons pas ces mots sans en concevoir une inquiétude certaine d'employé de maison qui regarde en silence ce

qui se passe autour de lui, les préparatifs de départ dans la nuit. On ne pourra pas s'empêcher de faire un peu de poésie, en souvenir du bon vieux temps. Et puis cela, que souligne Cynthia Fleury : cette question de « pouvoir symboliser un effondrement ». À vrai dire, c'est le programme. Il suffit d'être deux ou trois copains pour cela. Ou même tout seul, cela s'est vu. Ambiance de la chambre d'hôpital de Rimbaud, à Marseille deux jours avant sa mort. Bon, bon.

Le point est qu'il y a une certaine frontière décisive, entre le ressentiment et la réconciliation. Ce qui n'est pas difficile, c'est de monter le son du ressentiment. Des dizaines de candidats s'y emploient dans l'espoir d'en tirer profit et se font un joli pécule. Ce qui est difficile, pour citer toujours Cynthia Fleury, c'est de faire sentir la « nature tourmentée, littéraire, symbolique, amère, de la réconciliation ». Si quelqu'un arrive encore à faire sentir cela par les moyens du langage, c'est que tout n'est pas perdu. C'était en un autre sens, mais qui nous parle ici, le sujet des *Essais* de Montaigne, dont nous entretient Philippe Forest avec sa viole de gambe, tantôt roman, tantôt essai. Forest est bien assez malin pour se défaire d'une telle défroque réversible, tantôt ceci, tantôt cela, ce qu'on voudra. Évidemment pas une question de genre, plutôt une affaire hybride, où ce qui s'avance masqué est le plus à découvert, et/ou l'inverse. Philippe Forest cite l'auteur des *Essais* : « s'avancer à l'aventure », on ne saurait dire plus simplement les choses, munis de notre canne, à tâtons dans la broussaille. « Essais » ou « Brouillons ». Montaigne eût dit « brouillées ». Vendu, les *Brouillées* de Montaigne. Il n'y a que chez le Bordelais que l'on a mené les opérations aussi loin que possible dans l'entremêlement des données initiales. Thomas Snégaroff, aux prises romanesques avec un certain Putzi qui a parlé à Hitler, voit exploser sous ses pieds cette même bombe qui fait soudain du langage un théâtre d'ambiguïtés morales qui ne sera pas confondu avec le tribunal de l'inadmissible moralisant qui tient actuellement la corde. Encore ces séances présentent-elles

un certain intérêt, car elles nous instruisent sur la gestion générale que nous évoquions plus haut. Mais Thomas Snégaroff va plus loin, en souvenir de l'historien Michel de Certeau, l'un des derniers jésuites freudiens à la mode du XVII^e siècle, l'éditeur entre autres de la correspondance de Jean-Joseph Surin, un moine du Grand Siècle que de Certeau connaissait comme sa poche, avec Lacan dans l'autre.

Les mystiques ne font pas forcément de mauvais lecteurs. Ils ont du mal avec la présence, laquelle n'est jamais qu'une modalité de l'absence. Mais ce n'est pas grave. Délaissant Certeau un moment, Snégaroff met son pas dans celui de Robinson, celui de Defoe : l'empreinte d'un pas vu par Robison sur la plage : porte ouverte au roman, porte ouverte à l'investigation historique. On se fait délicieusement du mal avec ça. Et quand Snégaroff se pose la question romanesque de mettre des mots dans la bouche d'Hitler... Faire parler Hitler, ça veut dire quoi ? Quel personnage romanesque peut jouer le non-personnage Hitler ? Il fréquentait peu les plages et il n'est pas sûr qu'il ait jamais lu *Robinson Crusoé*.

Il revient au roman de laisser voir jusqu'où peut aller la fiction. Robison y songe, face à l'empreinte du pas, sur la plage. Quoi d'autre ? Des histoires qu'on tisse, à mesure. Hitler est difficile d'approche, on le sent à lire Snégaroff, qui ne voudrait pas se trouver en délicatesse avec ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Mais le roman est l'art de passer à travers les mailles comme Anne Serre, heureuse Goncourt de la nouvelle, sait s'y prendre avec un crayon de papier, son cahier de *coloriage* qui fait penser à des chutes de carnets de Bonnard. Ce qu'on appelle le « démarrage » d'un roman, ce n'est rien d'autre que cela : quand cela prend le vent et qu'en somme, il n'y a plus qu'à laisser faire. Gribouiller dans la marge en faisant mine de s'intéresser à autre chose. *Laisser faire*, le titre d'un bon roman de Philip Roth. Recommandation appliquée distraitemment par Anne Serre. Juste comme il faut.

Il est possible, au demeurant, qu'il y ait encore un peu de malentendu à démêler ici. Ainsi a-t-on observé, ces derniers

temps, une certaine baisse d'écoute concernant le citoyen Malraux. Trop métaphysique ? Et ses romans ? Qu'en reste-t-il ? N'est-il pas considéré comme un romancier de cinéma pendant que son vrai bilan de romancier est à chercher dans son *Musée imaginaire* ? Jean-Yves Tadié a donné beaucoup de son temps à l'examen d'une telle hypothèse. Le livre qu'il publie sur « son » Malraux nous met les cartes du jeu que Malraux a joué en pleine lumière. Et il en résulte comme de nouveaux angles de vue bien excitants. On les trouve ici à travers les bonnes feuilles du livre de Tadié, on les trouve ici, de tout autre façon, à la lecture de ce portrait d'un Européen à la manière claquante de Morand. Un Morand inédit qui dormait du sommeil du bienheureux dans un profond tiroir de l'Institut... On en revient toujours à l'équation du portrait. C'est le portrait, le vrai roman. Le portrait contient tout, toutes les contradictions et les perversions. Et elles trouvent à effectuer une sorte de danse immobile, qui est le portrait même. Morand le savait insolemment. C'est d'ailleurs ce qui rend son cas spécialement dégoûtant, *malgré tout*. Un homme qui sait ce qu'est un portrait n'a pas le droit de faire l'étonné quand on lui apprend que Max Jacob est mort sur la route d'Auschwitz. Quoi ? Comment ? Ce cher vieux Max ? Mais pourquoi ne m'a-t-il pas téléphoné ? Tout le monde sait que Max Jacob n'avait évidemment pas le téléphone et surtout qu'il n'avait pas le numéro de Morand. Tout cela est dégoûtant, on se le redira en lisant le prochain volume de correspondance avec Chardonne ainsi que le *Journal de guerre*¹ de Morand lui-même, des « années Vichy ». Et on se le redira avec toutes les cartes en main, nous autres petits Européens qui avons su autrefois donner figure à ce qui n'en avait pas et qui avons depuis perdu la main. Inutile de se raconter des blagues, les faits sont là.

Quelle émotion, soudain, à écrire cela, en pensant à ces beaux volumes de Paul Hazard, *La crise de la conscience*

1. À paraître en novembre 2020 aux Éditions Gallimard.

ÉDITORIAL

Michel Crépu

**LA LITTÉRATURE AUJOURD'HUI :
AU CENTRE DES HUMANITÉS**

Cynthia Fleury, *La sublimation contre le ressentiment*

Philippe Forest, *Entre le roman et l'essai...*

Thomas Snégaroff, *Le pied de Robinson
et la main du potier*

Jean-Yves Tadié, *Malraux et moi*

François Noudelmann, *Les oreilles de la littérature*

ENTRETIEN

Anne Serre, *Incessante promenade*
(entretien réalisé par Nina Leger)

QUARTO, VINGT-CINQ ANS D'AUDACE

Les mille et un Quarto

**UNE NOUVELLE INÉDITE
DE PAUL MORAND**

Paul Morand, *Ange des Mesnuls ou le cercle vicieux*

VIE ET MORT DE L'EUROPE

Paul Greveillac, *Voyage en art nouveau*

Dominique Pagnier, *L'entretien des ruines*

György Dragomán, *Ma mère, l'Europe*
suivi de *György Dragomán, minutieusement
romanesque. Entretien*

(traduits du hongrois par Joëlle Dufeuilly)

Françoise Rétif, *Ingeborg Bachmann, l'Européenne*

Anton Beraber, *Raccompagner Schaeffer*

Michel Crépu, *Europe-USA, quelle adresse ?*

David Djaïz, *Nous vivons une nouvelle crise
de la conscience européenne* (entretien réalisé
par Solenn de Royer)

CHRONIQUE

Philippe Labro et Michel Crépu, *Des classiques
et des « kids »*

NOTES DE LECTURE

Gaël Octavia, *La bonne histoire de Madeleine Démétrius*

Patti Smith, *L'année du Singe*

Jessie Burton, *Les secrets de ma mère*

Ian McEwan, *Le cafard*

Emmanuel Venet, *Manifeste pour une psychiatrie
artisanale*



Collectifs Gallimard

La N.R.F. n° 644 (octobre 2020)

Cette édition électronique du livre
La N.R.F. n° 644 (octobre 2020) des Collectifs Gallimard
a été réalisée le 14 juin 2020
par les Éditions Gallimard
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072914492 - Numéro d'édition : 371635)
Code Sodis : U34769 - ISBN : 9782072914539.
Numéro d'édition : 371639